

Paul Darcy



La sirène d'argent





La Sirène d'Argent ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

Ce fut Rose Marchon, la femme de chambre de M^{me} Odette Grandménil, qui découvrit le corps de celle-ci en pénétrant chez elle ainsi qu'elle le faisait chaque matin, vers huit heures.

La vaste chambre à coucher qui prenait jour par deux fenêtres situées au premier étage sur la façade principale du château de la Bocagère, était plongée dans une obscurité profonde lorsque Rose s'y glissa après avoir heurté discrètement à la porte.

— Bonjour, madame, murmura la soubrette tout en se dirigeant vers la croisée la plus proche.

Elle ne reçut point de réponse mais n'y prit garde, écartant les doubles-rideaux de perse Pompadour. Elle fit de même à la seconde fenêtre et le jour gris de ce matin de novembre envahit la pièce.

Se retournant, Rose poussa un cri étranglé et demeura figée sur place cependant que son joli visage devenait d'une pâleur extrême.

C'est qu'elle venait d'apercevoir le corps de Mme Grandmesnil gisant sur le tapis, à l'autre extrémité de la chambre, dans l'espace existant entre le pied du lit et la commode Louis XV.

Mme Odette Grandménil, simplement vêtue d'une chemise de nuit de soie rose et d'un léger peignoir, était tombée sur le dos, les jambes dirigées vers le mur que ses pieds effleuraient presque.

Son charmant visage aux traits fins et réguliers était calme, reposé; une boucle de cheveux blonds barrait son front de sa virgule dorée et, entre les paupières, on entrevoyait les prunelles de ses larges yeux verts.

— Madame... madame... Qu'avez-vous?... balbutia Rose Marchon.

Mais la parole expira sur ses lèvres; elle venait d'apercevoir le manche ciselé d'un stylet qui semblait émerger de la poitrine de la jeune femme. La lame avait été enfoncée jusqu'à la garde.

Le maître était absent car, la veille, M. Francis Grandménil s'était rendu à Paris ainsi qu'il le faisait tous les mercredis afin d'assister à la séance de la Bourse de Commerce. Il ne rentrerait que pour déjeuner. Avant tout, il

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

convenait de le prévenir, d'appeler le docteur, d'alerter la justice.

Ce fut Benoît, le maître d'hôtel, homme sage et réfléchi, qui se chargea de ces divers soins, défendant qu'on pénétrât dans la chambre à coucher de la défunte où tout devait rester en l'état.

Hélas ! Rose Marchon avait dit vrai... Mme Grandménil était morte...

Trois heures plus tard, les membres du parquet de Laon arrivaient à « la Bocagère » en compagnie d'un médecin-légiste, le docteur Brochard.

Presque aussitôt, une seconde auto survint, amenant les inspecteurs Merlot et Mussidan, de la Brigade mobile, et l'enquête commença.

La Bocagère est une vaste construction moderne précédée de pelouses que limitent des barrières blanches. Un parc assez considérable, auquel fait suite un petit bois, s'étend en arrière.

Vers la gauche, à quelques centaines de mètres en direction du village de Thions, se dressent les Raffineries du Nord-Est dont M. Francis Grandménil est le directeur-proprétaire.

L'heure d'avant, M. Grandménil, rentré en toute hâte de Paris, était arrivé au château. Ce fut lui qui reçut les magistrats à leur descente de voiture.

M. Rabutin, le juge d'instruction et le procureur de la République M. Gontier, constatèrent que, ce matin-là, M. Grandménil semblait bouleversé.

Le cadavre était toujours dans la position où l'avait trouvé Rose Marchon. L'inspecteur de la P. J. Merlot, un petit homme d'une quarantaine d'années, tout rond et d'humeur bavarde, à la physionomie débonnaire, prit quelques photographies des lieux ; après quoi, le corps de l'infortunée jeune femme fut porté sur son lit lequel était défait, ce qui prouvait que Mme Grandménil s'était d'abord couchée.

— La mort doit remonter à plusieurs heures, murmura l'inspecteur Merlot.

— Sans doute, répondit le docteur Brochard, l'autopsie nous fixera sur ce point ; mais à première vue, je crois qu'on peut la situer aux environs de minuit.

Tout en parlant de la sorte, le praticien retirait délicatement le poignard de la plaie. Il avait pris la précaution d'en entourer le manche d'un linge afin de ne point effacer les empreintes digitales pouvant s'y trouver.

Il le passa à l'inspecteur Merlot qui, se munissant d'un autre linge, le saisit par la lame, afin de l'examiner.

C'était une arme assez curieuse. Le manche d'argent ciselé représentait le buste d'une sirène dont la lame étroite et effilée figurait le corps.

A mi-voix, le docteur fournissait aux magistrats quelques précisions :

La mort avait dû être foudroyante, la pointe de l'arme ayant sans doute atteint le cœur. Les vêtements n'étaient point en désordre; sur le corps on ne relevait aucune blessure ou contusion. Bref, il n'y avait pas eu lutte, c'était évident.

Laissant le docteur Brochard poursuivre ses constatations, les magistrats redescendirent au rez-de-chaussée où un salon avait été mis à leur disposition.

Ce fut alors que le brigadier de gendarmerie Charpentier qui, avec un de ses hommes, était arrivé des premiers au château, fit à M. Rabutin une déclaration des plus importantes.

Au cours de la nuit précédente, le brigadier et un gendarme exécutaient une ronde à bicyclette. Vers onze heures, alors qu'ils suivaient un chemin séparant le parc de la Bocagère des bois voisins, les gendarmes avaient aperçu un homme qui, à leur approche, avait tenté de se dissimuler.

Les gendarmes avaient essayé de le joindre afin de l'interroger mais l'individu qui semblait fort bien connaître le terrain leur avait échappé et l'obscurité n'avait point permis aux représentants de l'autorité de relever son signalement.

— Il nous faudra retrouver ce personnage, murmura M. Rabutin en se tournant vers les inspecteurs Merlot et Mussidan qui avaient écouté.

— On tâchera, monsieur le juge, répondit le premier. En attendant, je vais aller faire un tour du côté de l'office.

Quant aux magistrats, ils entreprirent d'interroger les habitants de la Bocagère.

M. Francis Grandménil fut entendu le premier. En dépit de sa volonté de rester calme, il était évident que l'industriel était profondément troublé, cela se voyait au tic nerveux qui, par instants, tirait sa physionomie.

Sa déposition ne devait pas offrir grand intérêt.

Il avait quitté la Bocagère, la veille, en auto, ainsi qu'il le faisait tous les mercredis pour se rendre à la Bourse du Commerce. Il était alors dix heures et Mme Grandménil, dont il avait pris congé, était d'humeur fort paisible.

L'industriel, qui voyageait seul, était arrivé à Paris pour déjeuner. Durant l'après-midi, il avait vaqué à ses affaires. Après une nuit passée à l'hôtel voisin du square Montholon, où il descendait habituellement, il se préparait à regagner la Bocagère lorsque le coup de téléphone de Benoît, le maître d'hôtel, lui avait appris la sinistre nouvelle et il s'était hâté d'accourir.

Après le châtelain, on procéda à l'interrogatoire des domestiques, ce qui n'apprit pas grand'chose aux magistrats mais leur permit de relever l'emploi du temps de Mme Grandménil, au cours de la soirée précédente.

Durant l'après-midi, la pauvre femme avait fait une courte promenade dans une voiture que pilotait Roger, le chauffeur du château.

Rentrée chez elle vers quatre heures, elle avait pris le thé, avait écrit à plusieurs amies, notamment à Mme Lambert, de Soissons; Roger qui, plus tard, avait porté le courrier à la poste de Thions se rappelait avoir lu ce nom sur une enveloppe.

La châtelaine avait dîné seule, à sept heures. Elle avait lu au salon jusqu'à neuf heures, puis elle avait gagné sa chambre à coucher où Rose l'avait aidée à se déshabiller.

La femme de chambre avait quitté sa maîtresse vers neuf heures un quart. Elle ne devait plus la revoir que morte.

Comme on le voit, le mystère demeurait entier.

Pourquoi Mme Odette Grandménil s'était-elle levée tranquillement comme l'indiquait l'état de sa couche?

Si elle avait été surprise en plein sommeil, elle eût été tuée dans son lit...

Eveillée en sursaut, s'apercevant qu'un étranger était chez elle, elle pouvait appeler, appuyer sur le bouton de la sonnerie placée à portée de sa main, ce qui eût fait accourir les domestiques.

Dernier détail! Le plafonnier de la chambre était allumé lorsque Rose était entrée chez sa maîtresse. Était-ce celle-ci qui avait manœuvré le commutateur ou bien l'assassin?...

— Ce dernier appartient peut-être à la domesticité!... suggéra M. Gontier qui réfléchissait. Ceci expliquerait qu'il se trouvait dans la place.

— Alors, ce serait une vengeance, murmura M. Rabutin, puisque rien ne semble avoir été dérobé.

L'inspecteur Merlot, en se glissant dans le salon, mit un terme à la conversation des magistrats. Le policier semblait tout réjoui et, de suite, M. Rabutin devina qu'il apportait des nouvelles importantes.

— Mon collègue Mussidan et les gendarmes explorent le bois, afin de retrouver les traces de l'individu suspect aperçu par ces derniers durant la nuit. Pour moi, j'ai été bavarder avec les domestiques.

— Et que savez-vous? demanda M. Gontier qui connaissait son homme.

— Des choses fort intéressantes, monsieur le procureur de la République, riposta l'inspecteur, dont les petits yeux brillaient.

Sur un signe d'encouragement de ses interlocuteurs, il poursuivit, exposant les faits suivants.

M. et Mme Grandménil, mariés depuis une quinzaine d'années, ne faisaient pas très bon ménage, leurs caractères autoritaires se heurtant fréquemment. A plusieurs reprises, monsieur avait même parlé de divorce.

Au cours de ces dernières semaines, Mme Grandménil semblait plus sombre, plus exaltée que d'ordinaire. Elle se montrait nerveuse, irritable, se mettant en colère pour des riens.

Depuis deux ans environ, cette dernière avait un amant, M. Jacques Lefort, un jeune ingénieur de l'usine de machines agricoles de Neuville, localité distante de sept kilomètres de la Bocagère. M. Lefort fréquentait assidûment au château et tous les mercredis soir, profitant de ce que M. Grandménil était à Paris, il venait passer la nuit auprès de sa maîtresse.

Il arrivait à bicyclette, cachait sa machine dans le bois et se glissait dans la demeure par une porte de service, dont Odette Grandménil lui avait remis une clef.

Arrivant vers onze heures, il repartait vers trois ou quatre heures du matin.

Une nuit, cela remontait au printemps précédent, M. Francis Grandménil était rentré inopinément, ce qui ne se produisait jamais, avait failli surprendre les amants. Jacques Lefort montait l'escalier alors que l'industriel pénétrait dans le vestibule, au rez-de-chaussée.

Le sang-froid de Mme Grandménil avait sauvé la situation. Sur son conseil, l'ingénieur s'était réfugié au second étage, dans la chambre de Rose Marchon, et le mari n'avait rien deviné. Au reste, les deux époux occupaient des chambres que séparaient une salle de bains.

Quant aux raisons que cette dernière avait eues de se montrer sombre au cours des précédentes semaines, elles étaient des plus simples et Rose n'en avait point fait mystère :

Jacques Lefort, volage, inconstant, ou lassé par le caractère de sa maîtresse, parlait de rompre et Mme Grandménil avait appris récemment qu'il fréquentait chez un riche agriculteur des environs de Laon, M. Herbert. Le bruit courait que l'ingénieur et Josette Herbert, une ravissante jeune fille de vingt ans, étaient fiancés.

Questionné à ce sujet par Mme Odette Grandménil, Jacques Lefort avait reconnu le fait au cours d'une scène orageuse remontant au mois précédent; depuis, il avait cessé ses visites, en dépit des instances de sa maîtresse qui avait, tour à tour, supplié et menacé de faire un scandale.

Néanmoins, il devait venir la veille, 23 novembre, pour une ultime explication. Rose le savait par Mme Grandmé-

nil qui se flattait de reconquérir l'infidèle. Mais la femme de chambre ignorait si cette visite avait eu lieu.

— Parbleu! C'est Jacques Lefort que le brigadier a aperçu hier soir, alors qu'ayant caché sa bicyclette dans le bois, il se disposait à pénétrer à la Bocagère! s'exclama M. Rabutin qui avait suivi attentivement l'exposé du policier.

— C'est probable, approuva le procureur de la République.

— Si les gendarmes ne l'ont pas rejoint, c'est qu'il s'est glissé dans le château, continuait le juge d'instruction.

— A moins qu'il n'ait battu en retraite, prenant acte de cette rencontre, suggéra M. Gontier.

— Quoi! vous supposeriez?...

« Merlot, il va falloir vous occuper de M. Lefort, savoir ce qu'il l'a fait durant la soirée d'hier, s'il a rejoint ou non Mme Grandménil.

— C'est bien mon intention, monsieur le juge, sourit l'inspecteur, cependant que M. Rabutin, suivant sa pensée, ajoutait à mi-voix :

— Un drame passionnel... Oui, ceci expliquerait tout... Mme Grandménil accable son amant de reproches, se montre agressive, violente, menaçant de rompre ses fiançailles par un scandale... Colère de Lefort, discussion, si bien que, dans un moment d'exaspération, l'ingénieur frappe la jeune femme avec le stylet à la sirène d'argent qui se rencontre sous sa main... Oui, tout ceci n'est pas invraisemblable.

CHAPITRE II

La ferme des Allerays est une importante exploitation agricole située au nord de Soissons. Outre les bâtiments, étables, écuries, granges, etc., elle comprend une fort belle maison d'habitation de construction récente, et pourvue de tout le confort moderne. C'est là que résident le propriétaire des Allerays, M. Nicolas Herbert, et sa famille.

Ce dimanche-là, une trentaine de convives se trouvaient réunis dans la vaste salle à manger de la demeure, car c'était le déjeuner de fiançailles de Josette Herbert et de l'ingénieur Jacques Lefort.

Ce dernier était un jeune homme de vingt-huit ans, au teint bronzé, aux cheveux châlains, dominant un front droit, aux yeux marrons qu'animait un regard direct. Taille moyenne, mais bien prise, et d'allure élégante.

Quant à sa fiancée, c'était une ravissante blonde de vingt ans, au teint clair, aux grands yeux noirs, à la bouche mignonne et rouge ainsi qu'une cerise.

Profitant de l'animation générale, les deux jeunes gens,

qui se tenaient assis l'un auprès de l'autre, s'entretenaient à mi-voix.

— Voyons, Jacques, qu'avez-vous? s'enquérail Josette Herbert en enveloppant son compagnon d'un regard chargé d'inquiétude. Depuis quelque temps, je vous trouve sombre, morose... On jurerait que vos pensées sont ailleurs! Pourtant, en ce jour, celui de nos fiançailles, vous devriez être heureux...

— Je le suis, ma chérie, et pleinement, protesta vivement l'ingénieur en serrant tendrement une petite main qui frémissait dans la sienne. Déjà, à plusieurs reprises, vous m'avez fait ce reproche, et je vous ai assurée que vous vous trompez...

— Si vous aviez des ennuis, il faudrait me le dire, insistait la jeune fille, mal convaincue. Voyez-vous, des gens qui s'aiment doivent mettre tout en commun, joies et peines.

Jacques Lefort, que ces propos mettaient visiblement à la torture, n'eut pas le loisir de répondre. Un riche propriétaire de la région, M. Francœur, le parrain de Josette, se levait et, coupe en main, portait la santé des fiancés.

D'unanimes applaudissements accueillirent son improvisation et, sur un mot de Mme Herbert, on passa au salon où le café et les liqueurs allaient être servis.

Ce fut alors qu'une bonne entra et, s'approchant de Jacques Lefort, lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Monsieur, il y a là deux messieurs qui vous demandent... Il paraît qu'il s'agit d'une affaire urgente...

Jacques avait frémi imperceptiblement; aussi Josette, qui avait entendu, s'enquit-elle :

— Une mauvaise nouvelle?...

— Non, je ne crois pas...

— Mais enfin, que vous veut-on?

— Je l'ignore. On doit venir me chercher de l'usine.

— Ne peut-on vous laisser tranquillement profiter de votre dimanche? émit encore la jeune fille.

L'ingénieur ne répondit que par un geste vague et, s'excusant d'un mot, gagna le vestibule.

A son apparition, deux hommes qui se tenaient assis sur une banquette, s'avancèrent à sa rencontre. C'étaient les inspecteurs Merlot et Mussidan.

Le premier, ayant décliné son identité, ajouta d'un air bonhomme :

— M. Rabutin, le juge chargé de l'instruction du crime de la Bocagère, aurait quelques renseignements à vous demander... Aussi, nous a-t-il envoyés vous chercher.

— Ne peut-il attendre à demain!

— Il préférerait vous voir aujourd'hui même, insista Merlot. Je crois qu'il serait préférable que vous défériez à son désir.

Ces dernières paroles furent proférées sur un ton significatif. Au reste, sans en avoir l'air, les deux policiers encadraient l'ingénieur, et celui-ci comprit qu'ils ne lui permettraient pas de se dérober.

A cet instant, M. Nicolas Herbert, que sa fille avait averti, se montra en compagnie de celle-ci.

— Ainsi, on vient vous chercher jusqu'ici? s'exclama l'agriculteur. Vraiment, c'est un peu excessif, et j'en ferai reproche à mon ami Grocourt, votre directeur.

— Ce n'est pas lui qui m'envoie quérir, mais le juge d'instruction chargé de l'affaire de la Bocagère, répondit précipitamment Jacques.

Pour le coup, M. Herbert parut quelque peu interloqué, cependant qu'une légère pâleur envahissait le joli visage de Josette.

— Ah! par exemple! fit le premier. En voilà une idée!... Je vous demande ce que vous pouvez bien lui apprendre...

— Moi aussi, repartit Lefort sur un ton qui manquait de conviction. Je crois cependant préférable de me rendre à Laon; sous peu, je serai de retour...

— Oh! assurément... opina Merlot en se rapprochant.

— Solt, allez donc et faites vite, mais tout ceci est bien contrariant! déclara M. Herbert.

Silencieusement, Josette serrait la main de son fiancé qui, endossant son pardessus, suivit les inspecteurs tandis que son beau-père et la jeune fille réintégraient le salon.

L'excellent M. Herbert maugréait, envoyant à tous les diables les gens de Justice, qui veulent toujours vous fourrer dans des affaires auxquelles vous ne connaissez rien.

Josette, visiblement préoccupée, le laissait dire, toute sa gaieté brusquement tombée.

— Ne t'en fais pas, petite, dans deux heures, ton Jacques sera de retour.

— J'y compte bien, repartit-elle avec un pauvre sourire.

M. Rabutin était dans son cabinet de travail en compagnie de son greffier. Il venait de relire pour la troisième fois peut-être le rapport du médecin légiste chargé de pratiquer l'autopsie d'Odette Grandménil, et cela ne lui apprenait pas grand'chose, sinon que la jeune femme avait été tuée entre onze heures et minuit, d'un coup de stylet qui avait traversé le ventricule droit du cœur.

Maintenant, le magistrat contemplait l'arme du crime, le poignard au manche fait d'une sirène d'argent, et son regard semblait interroger cette dernière.

« Ah! si la sirène d'argent pouvait parler, conter de quels événements elle a été la spectatrice!... »

En apprenant que Jacques Lefort se trouvait dans l'antichambre, M. Rabutin eut un sourire satisfait.

— En vous voyant, a-t-il manifesté quelque surprise?... s'enquit-il.

— Peu, fit Merlot avec une moue significative. Il a paru plus ennuyé qu'étonné. En chemin, je l'observais, on le sentait dans ses petits soulers, comme on dit.

— Très bien! nous allons voir... Faites-le entrer, répliqua M. Rabutin en se carrant dans son fauteuil.

L'instant d'après, Jacques Lefort et les policiers étaient devant lui. Tandis que ces derniers, affectant de se désintéresser de ce qui se passait, s'asseyaient à l'écart, l'ingénieur prit place sur un siège que le juge lui indiquait tout en s'excusant de le déranger en ce jour de fête.

— Il paraît que vous déjeuniez chez des amis, à ce que m'a dit l'inspecteur Merlot... C'est chez vous, à Neuville, qu'on a indiqué l'endroit où vous vous trouviez...

— Je n'étais pas chez des amis, mais chez les parents de ma fiancée, M. et Mme Herbert, répondit Lefort en regardant son interlocuteur bien en face, comme pour le défier.

— Ah! vous êtes fiancé... Tous mes compliments, monsieur Lefort!... Et les parents de votre future savent-ils que vous étiez l'amant de Mme Grandménil, la pauvre femme assassinée à la Bocagère, il y a quatre jours?...

— Non, monsieur, riposta l'ingénieur qui avait le œil; seule, Mlle Josette Herbert est au courant... Je lui en ai loyalement fait l'aveu et, comme cette liaison était terminée, elle n'en a pas pris ombrage.

— Terminée?... L'était elle vraiment?... demanda M. Rabutin.

— Oh! assurément!

— Alors, que faisiez-vous dans le bois voisin de la Bocagère durant la soirée du 23 novembre?... Des gendarmes vous ont aperçu et un charbonnier du voisinage vous a reconnu... Au reste, ce n'était pas la première fois qu'il vous voyait...

Sous ce coup droit, Jacques Lefort battit des paupières, et M. Rabutin devina qu'il se ramassait pour soutenir la lutte qui s'engageait.

— Mme Grandménil avait exigé que je me rendisse à cette ultime entrevue... Il y avait plus d'un mois que je n'étais venu à la Bocagère, répliqua Lefort.

— A quelle date, selon vous, remonte votre précédente visite nocturne?

— Au 18 ou 19 octobre, murmura Lefort, après avoir réfléchi.

— Auparavant, vous veniez tous les mercredis soir, profitant de ce que M. Grandménil était à Paris pour ses affaires...

— Oui, monsieur. Je vois que vous êtes bien informé.

— Et pourquoi avez-vous rompu cette liaison?

— Parce que j'en étais las... que j'aimais Mlle Herbert que je désirais épouser...

— Mais vous aimiez encore Mme Grandménéil?...

— Monsieur le juge, je ne vois pas très bien à quoi tendent toutes ces questions?

— N'importe, répondez-y quand même, insista M. Rabutin.

Jacques Lefort eut un geste excédé qui signifiait clairement :

« Après tout, c'est comme vous voudrez... »

— Mme Grandménéil vous aimait encore?

— Elle l'affirmait et je le crois... Lorsque je lui signifiai mon intention de rompre, elle s'en montra fort irritée...

— Elle vous fit des scènes?

— Oui, plusieurs assez violentes... C'était dans sa nature!

— Connut-elle votre projet de mariage avec Mlle Herbert?...

— Elle l'apprit indirectement par une amie, je crois...

— Comment prit-elle la chose? Elle vous fit des menaces?

— Oui, monsieur, murmura l'ingénieur dont la patience semblait à bout.

— Pouvez-vous me les répéter?...

— Mme Grandménéil ne parlait rien moins que de causer un affreux scandale, de risquer une démarche auprès de M. et Mme Herbert... Mais je vous en prie, monsieur le juge, cessons cette conversation qui, vous le comprendrez aisément, m'est des plus pénibles...

M. Rabutin eut un hochement de tête approbatif; néanmoins, il reprit :

— Donc, le soir du 23 novembre, sur les instances de Mme Grandménéil, vous vous rendîtes auprès d'elle... Elle vous fit une nouvelle scène, j'imagine?

— Non, monsieur, car je ne la vis pas.

Et, comme le magistrat esquissait un geste de surprise, Jacques spécifia :

— Je n'étais venu qu'à contre-cœur, sur les instances répétées de Mme Grandménéil qui m'envoyait lettre sur lettre, et prétendait qu'une dernière explication était nécessaire entre nous, que je devais lui rapporter sa correspondance.

— Et vous ne vîtes point cette dame?... Cependant, les gendarmes... vous ont aperçu...

— J'allais entrer à la Bocagère lorsque je les entrevis... Comme ils manifestaient l'intention de me joindre, j'e me jetai sous bois et, reprenant ma bicyclette cachée dans un fourré, je rentrai chez moi à Neuville.

— Que savez-vous de la mort de Mme Grandménéil? demanda à brûle-pourpoint M. Rabutin.

— Rien, monsieur. Je l'appris le 24, en fin de journée,

par un de nos représentants qui avait eu cette nouvelle à Thions, et j'en demeurai atterré.

— N'avez-vous pas le moindre soupçon touchant l'identité du meurtrier ?

— Oh ! pas le moindre, monsieur le juge. Ce crime me paraît incompréhensible.

— Votre caprice pour Mme Grandménil étant passé, vous avez voulu rompre... Cette dame n'y consentit point, vous menaçant de causer un affreux scandale, ce qui vous irrita beaucoup, car vous êtes violent, emporté, et il se peut que vous aimiez Mlle Herbert...

— « Il se peut » est de trop... interrompit Lefort d'un ton sec.

— Votre exaspération n'en était que plus grande... Donc, le 23 novembre, vous venez à la Bocagère pour une suprême entrevue, et il est facile d'imaginer votre état d'esprit... Ayant réussi à dépister les gendarmes, vous vous glissez dans le château par le chemin qui vous est familier...

— Je vous ai dit ne point y être entré, coupa Jacques Lefort.

— Vous gagnez la chambre de Mme Grandménil, pour-suivit M. Rabutin. Là, une nouvelle scène, plus violente que les précédentes, éclate entre votre maîtresse et vous...

— Vous comprenez que vous ne vous débarrassez pas aisément de cette femme qui se cramponne et, au comble de la fureur, vous laissant emporter par votre nature irascible, vous la frappez avec la première arme qui se rencontre sous votre main, le stylet à la sirène d'argent qui se trouvait sur le bureau de Mme Grandménil... Alors ! avouez, monsieur Lefort... Reconnaissez que les choses se sont, en effet, passées de la sorte et, ainsi, vous acquiescez des droits à l'indulgence de vos juges.

— Vous vous ironisez, ce n'est pas moi qui ai tué Odette Grandménil, cria Jacques en se levant, livide.

Mais si, c'est vous... Devant votre avenir compromis, votre nouvel amour ruiné, vous avez perdu la tête et vous avez frappé...

— Non, monsieur, je vous jure que je suis innocent.

— Nul autre que vous n'avait accès nuitamment dans la chambre de Mme Grandménil... Seul, vous pouviez en vouloir à cette pauvre femme qui vous avait menacé...

Je suis innocent... Je ne suis pas entré chez elle le soir du 23 novembre.

— Votre système de défense est inadmissible... Vous ne pouvez rien prouver !...

— Je suis entré chez moi sans pénétrer à la Bocagère...

— A quelle heure y étiez-vous ?

Je ne sais trop... Je n'ai pas regardé ma montre avant de me coucher.

— Mme Binet, votre propriétaire, chez qui vous occupez un petit logement meublé, ne vous a pas entendu renfermer... Avez-vous rencontré quelqu'un?

— Non, je ne crois pas... murmura Lefort après avoir réfléchi.

— Même cela n'empêcherait point que vous ne soyez le meurtrier!

CHAPITRE III

L'arrestation de Jacques Lefort fit un bruit énorme dans toute la région où le jeune homme, de même que les Grandménéil, était fort connu. Durant des semaines, ce sujet devait alimenter toutes les conversations.

En dépit des protestations d'innocence de l'ingénieur, peu de gens croyaient à celle-ci, le système échafaudé par M. Rabutin semblant absolument péremptoire.

Le caractère acariâtre et enlier d'Odette Grandménéil, l'amour très sincère que Jacques Lefort éprouvait pour Josette Herbert, suffisaient à expliquer le drame qui, si on le privait de cette base passionnelle, devenait parfaitement inexplicable.

On plaignait beaucoup Josette et les siens: certains considéraient Jacques Lefort comme une victime de l'amour. En revanche, le nombre de ceux qui s'appliquaient sur le sort funeste de la châtelaine de la Bocagère était des plus restreints.

Durant sa vie, celle-ci avait soulevé plus d'antipathies que de sympathies.

— C'était vraiment une femme impossible! disaient d'elle les personnes qui l'avaient bien connue. Elle aura empoisonné la vie de son mari qui, après tout, est un galant homme, et gâché celle de son amant! C'est beaucoup pour une seule femme.

Francis Grandménéil s'était renfermé dans une attitude pleine de dignité, et nul n'aurait su dire ce qu'il avait ressenti en apprenant son infortune conjugale.

Josette Herbert avait semblé anéantie lorsqu'elle avait su quelle terrible accusation pesait sur son fiancé. Pourtant, c'était une vaillante fille et elle s'était vite ressaisie.

Imposant silence à ceux qui prétendaient la plaindre, elle avait proclamé bien haut sa foi en Jacques.

— Nous devons l'aider à se défendre, et croire en lui en dépit de tout! avait-elle déclaré à ses parents.

Pour M. et Mme Herbert, le coup avait été terrible et ils n'en étaient point encore revenus.

Ils déplorait que leur fille se fût prise à aimer ce garçon!...

A force d'instances, Josette avait obtenu de son père

que celui-ci demandât à M. Rabutin la permission de visiter le prisonnier détenu à la maison d'arrêt de Laon.

Le juge d'instruction avait autorisé cette visite, et dire que l'entrevue des deux jeunes gens avait été des plus pathétiques, serait demeurer bien en dessous de la vérité.

M. et Mme Herbert, qui avaient accompagné leur fille, en étant revenus bouleversés; quant à Josette, elle avait senti s'amplifier sa foi en l'innocence de Jacques et, comme les siens tentaient de la consoler, elle s'était contentée de répondre :

— Certes, j'ai beaucoup de chagrin, mais j'ai confiance en la Providence... Les beaux jours reviendront, nous nous aimerons encore!...

Il n'y avait rien à répondre à une semblable profession de foi, et les pauvres parents s'étaient tus, se contentant d'échanger un regard d'intelligence qui disait tous leurs doutes.

En attendant, l'instruction suivait son cours.

Jacques Lefort avait fait choix d'un défenseur, M^e Oudard, l'un des meilleurs avocats du barreau de Laon.

M. Rabutin multipliait les interrogatoires, revenant incessamment sur les mêmes points dans l'espoir, toujours déçu, d'arracher un aveu au jeune ingénieur ou de le mettre en opposition avec ses précédentes déclarations.

Nous devons dire que, de ce côté, le magistrat n'obtenait point le moindre résultat, Jacques Lefort se contentant de répéter invariablement la même version.

Donc, l'instruction pécuniait et, puisqu'on ne pouvait rien obtenir de l'inculpé, il fallait découvrir des faits nouveaux susceptibles de confondre celui-ci.

C'est à cette tâche singulièrement difficile que s'étaient attelés les inspecteurs Merlot et Mussidan.

— Tâchez de trouver un ou plusieurs témoins ayant vu M. Lefort aux environs de la Bocagère, une demi-heure après que les gendarmes l'ont aperçu avoir ordonné M. Rabutin, résumant ainsi ses indications. De la sorte, nous serons à peu près certains que, durant ce laps de temps, l'ingénieur aura commis son crime.

Pour lui, sa conviction demeurerait entière; Jacques Lefort était le coupable, il finirait bien par le démontrer d'une façon éclatante.

A plusieurs reprises, il avait convoqué à son cabinet les domestiques du château dans l'espoir que l'un d'eux, en sachant plus long qu'il ne l'avait dit tout d'abord, finirait par lui apprendre la vérité. Rose Marchon, la femme de chambre de Mme Grandménil, avait retenu tout particulièrement son attention.

Au village de Thions, on lui avait parlé d'un certain Alphonse Bernard, surnommé « Drapeau », on ne savait trop pourquoi, était le plus fameux braconnier de la

contrée, il passait la majeure partie de ses nuits hors de chez lui.

Si quelqu'un avait pu apercevoir Jacques Lefort entrant ou sortant du domaine, c'était bien lui.

Si, au début, Merlot avait cru pleinement en la culpabilité de l'ingénieur, peu à peu, en écoutant les protestations d'innocence du jeune homme, il avait senti sa conviction s'altérer et, à présent, il n'était plus sûr du tout que la Justice tînt sous clef le meurtrier d'Odette Grandménéil.

« C'est trop clair ! trop simple, se répétait-il volontiers. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens qu'il y a autre chose là-dessous. »

Une perquisition opérée au domicile de l'inculpé et qui avait permis de saisir une douzaine de lettres de menaces, écrites par la châtelaine à son amant, durant les mois de septembre et d'octobre, n'avait point rendu la confiance à Merlot.

Mme Grandménéil annonçait son intention de s'opposer au mariage de Jacques et de Josette par tous les moyens ; cela, Lefort l'avait reconnu dès le début de l'instruction, et ne prouvait nullement qu'il avait tué la jeune femme pour lui imposer silence.

« Le juge d'instruction a raison, il faut trouver autre chose pour étayer l'accusation », ne cessait-il de répéter.

Ce fut en songeant de la sorte que Merlot atteignit une clairière que des hêtres, aux branches noircies par l'hiver, entouraient de toutes parts.

Au delà, dans le lointain, on entrevoyait les toits d'ardoise de la Bocagère.

Un homme vêtu d'un complet de velours rapiécé, décoloré, était là, dévorant à belles dents un quignon de pain et un morceau de fromage, de la pointe de son couteau, qu'il piquait, par fragments, étalé sur un papier.

C'était le braconnier Brapeau qui, ainsi que l'avait appris l'inspecteur, travaillait dans une coupe de bois voisine.

Le policier l'ayant abordé se fit connaître et marcha droit au but, exposant à son interlocuteur ce qu'il attendait de lui.

— Je sais que tu es toujours par les bois de jour comme de nuit... Ce que tu y fais ne m'intéresse pas et on ne te le demandera point, je te le promets... Donc, si tu as vu quelque chose, parle sans crainte, conclut-il.

Il avait passé la nuit du 23 novembre dans son lit, souffrant de rhumatismes et, par conséquent, n'avait rien vu. Il en était bien désolé pour M. l'inspecteur mais c'était ainsi et il n'y pouvait rien.

Merlot ayant offert des cigarettes revenait inlassablement à la charge, écoutant complaisamment les histoires que

lui débitait l'autre, si bien que le braconnier finit sans doute par être touché par tant de patience.

Comme, pour la vingtième fois peut-être, Merlot lui demandait s'il était bien sûr de ne pas avoir mis le nez dehors durant la nuit du 23 novembre, Drapeau eut un hochement de tête.

— Ecoutez, vous avez peut-être raison; vous savez, moi, je ne m'occupe guère du calendrier et, en définitive, je crois que j'ai été faire un tour pendant cette fameuse nuit.

— Vous voyez bien! triompha Merlot. Je suis persuadé que vous avez remarqué quelque chose... Voyons, rappelez vos souvenirs!

— Oui, j'ai vu quelque chose, murmura Drapeau avec un air de confiance, mais je ne crois pas que cela avance votre affaire... Bien au contraire.

Son petit œil noir brillait d'un éclat malicieux; aussi Merlot, alléché, insista-t-il.

— Dites toujours, on verra après...

— Eh bien! voilà l'affaire... Alors que je suivais la sente des Gaulards qui coupe le bois, derrière la Bocagère, je suis tombé sur une auto cachée là, à cent pas du grand chemin, tous feux éteints.

— Une auto? répéta Merlot, qui avait sursauté, mais M. Lefort n'en possède point. Il était venu à bicyclette, comme toujours.

— Aussi la voiture ne lui appartenait pas.

— Qu'y avait-il à l'intérieur?

— Personne... Mais je l'ai bien reconnue tout de même... Une grande conduite intérieure noire avec des filets jaunes... Et puis, à la lueur de mon briquet, j'ai lu son numéro... Seulement, je vous le répète, ça ne doit avoir aucun rapport avec votre affaire, murmura Drapeau qui, visiblement, s'amusait à retourner sur le gril son interlocuteur, qui mourait d'impatience.

— Va toujours, mon vieux... Une auto cachée près de la Bocagère cette nuit-là?... ce n'était pas pour rien. Et tu dis que tu as relevé son numéro?...

— Oui, le 4579. A. F. 3.

— A. F.? une voiture de l'Aisne, fit Merlot. Tu connais son propriétaire?...

— Parbleu!... C'est M. Francis Grandménéil.

Cette fois, ce fut un véritable soubresaut qu'exécuta le policier. Un instant, il resta interdit puis, se penchant vers le braconnier qui, à présent, souriait franchement.

— Tu sais, toi, il ne faudrait pas essayer de te payer ma tête... prévint-il.

— Je n'en ai pas envie... C'est bien l'auto de M. Grandménéil que j'ai aperçue le 23 novembre vers minuit... affirma Drapeau avec force. Que je sois pendu si je mens!...

— Tu ne seras pas pendu, mais la chose pourra te valoir des ennuis!... déclara Merlot qui songeait que le braconnier devait avoir de nombreux motifs pour détester le châtelain de la Bocagère, propriétaire de chasses giboyeuses.

— M. Grandménil me fait mener la vie dure par ses gardes, reprenait cependant Drapeau comme s'il eût deviné la nature des pensées de son interlocuteur, mais ce n'est pas pour cela que je dirais une chose contraire à la vérité... J'ai vu sa voiture comme je vous vois...

— M. Grandménil, parti en auto dans la journée du 23, ne revint de Paris où il s'était rendu, comme tous les mercredis, que jeudi matin...

— J'ai vu sa voiture, que je vous dis, répéta obstinément le braconnier.

— Et lui?...

— Ah! je ne peux pas vous dire. Je ne suis pas resté à attendre pour voir qui viendrait rechercher le facot... En tout cas, le lendemain, vers huit heures, il n'était plus là... C'est tout ce que je sais...

Merlot eut beau insister, il n'en tira pas davantage; aussi, prenant brusquement une décision, informa-t-il Drapeau qu'il allait le conduire à Laon, séance tenante, chez le juge d'instruction.

— Et mon travail? protesta l'homme. Qui fera mon travail?...

— Tu le reprendras en revenant... Sois tranquille, si tu as dit la vérité, tu toucheras une indemnité...

— J'aimerais mieux rester ici... Si j'avais su, je ne vous aurais rien dit; avec vous autres, c'est toujours la même histoire!...

Merlot ne jugea pas utile de discuter; passant son bras sous celui de Drapeau, il l'entraîna dans la direction du village où il avait laissé sa voiture. L'autre le suivit sans plus protester.

L'heure d'après, l'inspecteur se faisait annoncer chez le juge d'instruction auquel il conta brièvement le but de sa visite.

— J'ai laissé l'homme dans le couloir sous la surveillance d'un garde; il me paraît sincère?... En tout cas, sa déposition ouvre de nouveaux horizons! conclut-il.

C'était également l'avis de M. Rabutin; mais cette histoire n'avait-elle pas été inventée de toutes pièces par Drapeau, désireux de nuire à M. Grandménil?...

— Vous avez bien fait de m'amener cet individu, Merlot... Nous allons voir... fit le juge d'instruction. Je me demande ce que M. Grandménil serait venu faire secrètement à la Bocagère cette nuit du 23 novembre... Je ne réalise pas très bien.

— Hum! monsieur le juge... Tâchons d'abord d'éta-

blir le fait; ensuite nous essaierons d'en tirer des conclusions, repartiit prudemment le policier.

Il n'y avait pas autre chose à faire: M. Rabutin en convint. Drapeau fut donc introduit auprès de lui et, au cours d'un interrogatoire qui dura près d'une grande heure, il renouvela ses déclarations.

C'était bien la 4579. AF. 3: la grande conduite intérieure noire de M. Grandménil qu'il avait vue, cachée, tous feux éteints, dans la sente des Gaulards, la nuit du 23 au 24 novembre, vers minuit.

L'homme paraissait sûr de son fait et, lorsqu'il se retira, magistrat et policier semblaient profondément impressionnés.

On va vous reconduire à Thions mais je vous demanderai de ne souffler mot à personne de tout ceci, recommanda le juge d'instruction.

Soyez tranquille, mon président, je sais tenir ma langue... C'est bien à M. l'inspecteur que j'en ai parlé le premier...

— Va m'attendre dans le couloir... Je te rejoins de suite... jeta Merlot, en poussant l'homme vers la porte.

Celle-ci refermée, l'inspecteur revint vers M. Rabutin tout pensif.

De deux choses l'une, M. Grandménil a menti en prétendant avoir passé cette nuit-là à Paris ou bien c'est cet individu qui cherche à nous abuser pour se venger de l'industriel, fit M. Rabutin. Dès demain, vous partirez pour Paris, Merlot, et vous, vérifierez l'emploi du temps fourni par M. Grandménil... Je n'ai pas grande confiance en cette piste mais nous ne saurions la négliger.

CHAPITRE IV

Ayant déposé son chapeau sur le coin du bureau, Francis Grandménil prenait place sur le siège que M. Rabutin lui indiquait, en face de lui.

Il était exactement vêtu de noir et la nuance sombre de son costume ajoutait encore à l'air sévère de son visage dur et anguleux.

— Monsieur, j'aurais quelques précisions à vous demander: voilà pourquoi je vous ai fait venir, commençait le juge d'instruction sur le ton d'aimable banalité sous lequel il excellait à masquer ses préoccupations.

L'inspecteur Merlot qui se tenait bien sagement assis, un peu en arrière, eut un furtif sourire.

Par la pensée, il se complaisait à imaginer ce qu'allait être cet interrogatoire qu'il espérait décisif.

— Je suis à votre disposition, monsieur le juge, répondit Francis Grandménil d'une voix neutre.

— Voyons, monsieur Grandménil, je désirerais que nous

reconstruisions très exactement l'emploi de votre temps durant cette journée du 23 novembre... Vous avez quitté la Bougère seul et en auto pour vous rendre à Paris ainsi que vous le faites chaque mercredi... Vous avez passé l'après-midi à la Bourse du commerce où vous avez traité un certain nombre d'affaires.

— En effet, monsieur le juge, reconnu Francis.

— Et après?... Comment avez-vous employé votre soirée?

— Je ne m'en souviens pas très bien... Tant d'événements se sont écoulés depuis; au reste, je ne comprends pas l'intérêt que cela peut offrir...

Faites un effort, je vous prie, monsieur Grandmènt. Je puis vous aider à l'aide de votre précédente déclaration enregistrée par moi le 24.

— Je vous en serais très obligé, murmura l'industriel en s'inclinant.

— Vous avez dîné à l'hôtel Montmartre, rue Lafayette, où vous descendez d'ordinaire car, chaque semaine, vous passez à Paris la nuit du mercredi au jeudi.

— En effet, approuva M. Francis Grandmènt. Cela me permet de voir quelques-uns de mes clients au cours de la matinée du jeudi.

— A quelle heure êtes-vous sorti de table?

— Vers huit heures un quart, huit heures et demie, je crois...

— Ensuite, qu'avez-vous fait?...

— Bricolément, monsieur le juge, vous tenez à connaître mes faits et gestes dans leurs moindres détails, s'étonna le raffineur en fixant sur le magistrat un regard perçant, vite détourné.

— C'est cela même, approuva ce dernier. Nous disons donc...

— Autant qu'il m'en souvienne, j'ai allumé un cigare au sortir de l'hôtel et entrepris une promenade à pied dans la direction de la gare Saint-Lazare... J'ai dû regagner le boulevard de Clichy par la rue du même nom et suis entré, afin de terminer ma soirée, dans un cinéma du boulevard Rochechouart.

— Pouvez-vous nous indiquer son nom?...

— Je crois que c'est au Moulin-Rouge.

— Vous y êtes resté jusqu'à quelle heure?

— Jusqu'à un peu avant minuit... J'ai pris un bock dans une brasserie voisine et suis rentré me coucher.

— Donc, il était environ minuit et demi lorsque vous avez réintégré votre hôtel.

— Oui, il me semble.

— Dans quel garage aviez-vous placé votre voiture?

— Le Moderne-Garage, rue Lamarline où, d'ordinaire, je remise mon auto, étant plein, je laissai ma voiture dans la rue Lafayette où elle passa la nuit, devant l'hôtel.

— Vous êtes sûr de ce fait?

— Oh! absolument! repartit Francis Grandménil surpris par l'insistance de son interlocuteur.

— Quelqu'un de l'hôtel Montmartre vous vit-il réintégrer cet établissement vers minuit et demi?... Le portier?... les domestiques de service?

— Je ne m'en souviens pas, n'y ayant prêté aucune attention, répliqua l'industriel que gagnait un visible agacement. Encore une fois, monsieur le juge, je m'étonne de toutes ces questions dont le but ne m'apparaît pas clairement.

— Entré dans votre chambre, que faites-vous? s'enquit M. Rabulin sans répondre à l'interrogation de Grandménil.

— Je me couchai, monsieur, tout simplement.

— A quelle heure ressortîtes-vous de cette chambre?

— Mais le lendemain 24, lorsque, vers neuf heures, on vint m'avertir que, de chez moi on m'appelait au téléphone... J'appris alors la mort de Mme Grandménil et repris immédiatement le chemin de la Bucagère.

— Vous êtes sûr de l'exactitude de vos déclarations? demanda M. Rabulin. Mon greffier va vous les relire...

— C'est inutile, monsieur, interrompit l'industriel. A quelques minutes près ce qui se conçoit, du reste, je suis certain de cet emploi du temps.

— Alors, monsieur, voulez-vous m'expliquer comment il se fait qu'à minuit, votre auto, la 4579. AF. 3 se trouvait cachée dans la sente des Gaulards dans les bois, derrière la Bucagère? questionna M. Rabulin.

Cette fois, la physionomie de Francis Grandménil exprima l'étonnement le plus complet et, durant quelques secondes, il demeura silencieux ainsi qu'un homme qui cherche à déchiffrer une énigme.

— Ma foi, je n'en sais rien, monsieur, finit-il par déclarer. Il doit y avoir erreur.

— Impossible... Un témoin a vu le véhicule en question à l'endroit et à l'heure indiqués. Il en a relevé le numéro et constaté que tous les feux étaient éteints.

— Il peut s'agir d'une autre voiture maquillée dans un but que j'ignore! avança Grandménil d'une voix hésitante.

— Nullement... Le témoin, un homme du pays, connaît fort bien votre auto et l'a formellement identifiée.

— Alors, je ne vois pas... à moins que, durant la nuit, quelqu'un que j'ignore se soit servi de ma voiture qui, je vous l'ai dit, passa cette nuit, dans la rue...

— Mais le 24 au matin, vous l'avez retrouvée ou vous l'aviez laissée!

— Bien entendu...

— Un voleur, on peut qualifier ainsi cet emprunteur, aurait pris la peine de la ramener à son point de départ, c'est peu vraisemblable, observa le magistrat.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit Grandménil en haussant les épaules avec impatience.

— D'autre part, ce mystérieux emprunteur se serait rendu à la Bocagère... Dans quel but ?

— Cherchez-le, retrouvez-le et vous le lui demanderez ! répliqua l'industriel sur un ton tranchant.

— Monsieur Grandménil, dans votre intérêt, je préférerais que vous me disiez la vérité, riposta froidement M. Rabutin.

— Mais... monsieur...

— Avancez, Merlot, et communiquez à M. Grandménil les résultats de votre enquête à Paris, interrompit le juge d'instruction, coupant ainsi court à la protestation du témoin.

L'inspecteur qui avait suivi l'interrogatoire avec une attention soutenue, n'attendait que cette invitation. Il se leva et, se rapprochant du bureau, tira de sa poche un carnet qu'il entreprit de consulter.

— Nous sommes d'accord jusqu'à votre entrée au cinéma du Moulin-Rouge entre neuf heures un quart et neuf heures et demie, articula-t-il lentement. Les placeurs auxquels j'ai montré votre photographie croient bien se souvenir de vous, sans toutefois être très affirmatifs. L'un d'eux a ajouté que, vers dix heures et demie, votre fauteuil était vide et que vous ne l'aviez plus occupé de la soirée.

— Dans les brasseries voisines, on ne se rappelle pas non plus vous avoir vu aux environs de minuit, continua l'inspecteur.

— Pour la raison précédemment donnée, je trouve la chose toute simple. À l'heure de la sortie des établissements de spectacle, les cafés sont pleins et les garçons n'ont guère le loisir de dévisager leurs clients.

— Sans doute ! sans doute ! convint Merlot. Votre voiture est une vingt et un chevaux, je crois...

— En effet...

— Combien de temps vous faut-il d'ordinaire pour venir de Paris à la Bocagère ?... s'enquit M. Rabutin.

— Entre une heure un quart et une heure et demie, cela dépend de l'encombrement des rues.

— Durant la nuit, celui-ci est à peu près nul.

— Ce qui signifie ?... demanda Francis Grandménil, sur un ton d'après-lé singulier.

En dépit de l'impassibilité qu'il affectait, on le sentait tendu, préoccupé, et cela depuis l'instant où il avait appris que sa voiture avait été vue, cachée dans la sente des Gaulards, pendant la nuit tragique.

Les efforts qu'il faisait pour garder son masque d'indifférence polie, ne réussissait point à cacher entièrement le trouble auquel il était en proie.

— Donc, reprenait M. Rabutin, si vous avez quitté le Moulin-Rouge à dix heures et demie pour retourner prendre votre voiture rue Lafayette, vous pouviez être parfaitement à la Boissière vers minuit.

— Sans doute, mais je ne l'ai pas fait, riposta sèchement Grandménil.

— Un instant, intervint Merlot. Lorsque vous rentrâtes à l'hôtel Montmartre, un peu après minuit, ainsi que vous le prétendez, votre voiture était-elle toujours à l'endroit où vous l'aviez laissée?...

Grandménil ne répondit pas immédiatement. De toute évidence, cette question pourtant si simple, le prenait au dépourvu.

— Je ne m'en suis pas assuré autant que je me le rappelle, finit-il par répondre.

— Vous m'étonnez, observa le policier, la chose était pourtant des plus naturelles et ne vous eût causé aucun dérangement.

— Je l'ai peut-être fait, en tout cas, je ne m'en souviens pas! murmura l'industriel dont l'irritation allait croissant.

— Passons, se contenta de dire Merlot. Donc, à minuit et demi, vous étiez enfermé dans votre chambre, le numéro 14 de l'hôtel Montmartre et, à vous en croire, vous n'en êtes sorti que le lendemain, vers neuf heures du matin?

— Au cours de la nuit du 23 au 24 novembre, l'agent Berlin, son service une fois terminé, regagnait son domicile et, pour ce faire, suivait la rue Lafayette... Or, il se souvient parfaitement avoir aperçu, non loin de l'hôtel Montmartre, en face du magasin occupé par un maroquinier, une voiture qui, à ce moment précis, stoppait le long du trottoir...

— L'agent Berlin, par une habitude professionnelle, en nota le numéro sur son calepin : c'était la 4579. AF. 3.

Un profond silence suivit.

M. Rabutin et Merlot ne cessaient de dévisager Francis Grandménil.

Celui-ci ne parut point troublé le moins du monde, et, après un instant de réflexion, il murmura :

— Si quelqu'un avait emprunté ma voiture ainsi que nous le supposons tout à l'heure?

— Pardon, c'est vous qui faites cette supposition, rectifia M. Rabutin.

— Si vous voulez... consentit Francis Grandménil avec un haussement d'épaules.

— La déposition de l'agent Berlin n'en reste pas là... Il vit distinctement l'homme qui se trouvait seul dans la 4579. AF. 3. mettre pied à terre et le signalement qu'il en fournit, bien qu'approximatif, correspond au vôtre,

monsieur Grandménil, attaquait à nouveau l'inspecteur Merlot.

L'individu en question était grand, maigre, âgé d'une cinquantaine d'années. Il portait un long pardessus de couleur sombre, gris-noir ou bleu foncé et était coiffé d'un chapeau mou à larges bords.

— Voilà qui est vague... ricana l'industriel.

— Pas tant que cela, intervint M. Rabutin. Votre valet de chambre, Glibert Ratier, a déposé que le 23 novembre, vous étiez vêtu et coiffé ainsi... Le garçon de l'hôtel Montmartre chargé du service de la chambre 17, le portier et le gérant de cet établissement, tous ces gens qui vous connaissent fort bien, ont confirmé ces détails.

— En tout cas, je ne suis pas le seul à porter de longs pardessus de couleur sombre et des feutres à larges bords, rétorqua Francis Grandménil. Je ne vois pas où vous voulez en venir, messieurs.

— Nous avons recueilli un autre témoignage qui confirme pleinement celui de l'agent Berlin, le gardien de la paix qui a déclaré vous avoir vu descendre d'auto rue Lafayette le 24 novembre, vers une heure et demie du matin...

« Le nommé Mathieu Torel, veilleur de nuit à l'hôtel Montmartre, se trouvait à la même heure dans la petite pièce non éclairée où il se tient d'habitude à l'entrée du hall... De là, il vous a vu rentrer à la même heure... Il spécifie qu'il devait être une heure vingt-cinq.

« Sans utiliser l'ascenseur, vous avez gagné l'escalier permettant d'accéder aux étages supérieurs.

« Il est formel sur ce point et ne peut se tromper, vous connaissant parfaitement depuis près de trois ans qu'il est employé au Montmartre où vous venez chaque semaine. »

— Qu'avez-vous à répondre, monsieur? s'enquit M. Rabutin d'un ton sévère, voyant que Francis Grandménil, absolument décontenancé, cette fois, gardait un profond silence.

— Cet homme se trompe, balbutia l'industriel d'une voix incertaine.

— C'est peu admissible... Toutes ces déclarations se complètent les unes les autres, monsieur Grandménil... il y a d'abord celle du placier du Moulin-Rouge qui constata, vers dix heures et demie, que vous n'occupiez plus votre fauteuil... celle du témoin qui, vers minuit, découvrit votre auto dissimulée dans la sente des Gouards...

— Quel est ce personnage?... Vous ne l'avez pas nommé... Interrompit Grandménil, presque agressif. Je suis donc fondé à me demander s'il existe bien réellement.

M. Rabutin ne daigna pas relever cette impertinence et se contenta de répondre tranquillement.

— Ce témoin est le dénommé Alphonse Bernard, dit Drapeau, bûcheron, habitant le village de Thions...

— Tous mes compliments, monsieur le juge, réclama Francis Grandménil; vous choisissez bien vos témoins. Drapeau!... un braconnier, un paresseux plusieurs fois condamné... Drapeau nourrit à mon égard une rancune certaine... A maintes reprises, il a eu maille à partir avec mes gardes.

— En tout cas, son témoignage est corroboré par celui de l'agent Berlin, du garçon d'hôtel Torol qui, tous deux, vous ont vu réintégrer votre logis parisien à une heure qui correspond parfaitement au temps qu'il vous fallait pour revenir de la Bocagère... Ceci donne une force singulière à la déposition d'Alphonse Bernard...

Cette conclusion du juge tomba dans un silence absolu. Elle était si évidente, si péremptoire, que Francis Grandménil dut en comprendre toute la portée.

Il s'était accoudé au bureau du magistrat et, le front dans sa main, il réfléchissait, s'efforçant de reconquérir un peu de calme.

CHAPITRE V

Enfin, Francis Grandménil se redressa. Il était très pâle mais semblait être redevenu absolument maître de lui.

— Je crois, monsieur le juge, qu'il est préférable que je vous conte toute la vérité, articula-t-il lentement.

— C'est aussi mon avis! et ceci dans votre intérêt, répondit M. Rabutin en s'inclinant.

Francis Grandménil respira longuement, en homme qui va entreprendre une tâche infiniment pénible: après quoi, il commença en ces termes!

— Vous n'ignorez pas, messieurs, que, depuis longtemps, Mme Grandménil et moi faisons mauvais ménage... Le caractère fantasque, irascible, autoritaire de ma femme nous rendait la vie difficile et, comme, d'autre part, je ne prétends pas être un ange de douceur... Bref, notre désaccord était complet si bien, qu'à plusieurs reprises, j'avais parlé de divorce, ce à quoi Mme Grandménil s'était obstinément refusée.

M. Rabutin eut un hochement de tête approbatif mais ne dit mot et l'industriel reprit avec une pause:

— Il y a quelques semaines, je crus m'apercevoir que Mme Grandménil avait une liaison avec M. Jacques Lefort... J'écoulai, j'observai et, bientôt, je fus convaincu de l'exactitude du fait.

« Chaque semaine, profitant de mon séjour à Paris, M. Lefort venait rejoindre sa maîtresse chez moi, à la Bocagère.

« Donc, ainsi que l'a établi M. l'inspecteur ici présent, je n'assistai point jusqu'à la fin à la représentation ciné-

météorologique du Moulin Rouge... A dix heures et demie, je quittai la salle et, peu après, je filais en direction de la Bocagère à bord de mon auto.

En entendant ces paroles, Merlot avait eu un sourire satisfait et il jeta au juge d'instruction un regard qui signifiait :

— Que vous avais-je dit!... Quand je pense que vous hésitez à me croire!...

— La route n'est familière; tant de fois je l'ai parcourue de jour comme de nuit, continuait Francis Grandménil d'une voix volontairement neutre. Lorsque j'atteignais la sente des Gaulards où j'avais résolu de cacher ma voiture, la pendulette fixée près du tableau de bord marquait minuit moins cinq...

— Un instant, interrompit M. Rabutin. Pourquoi voulez-vous dissimuler votre auto en cet endroit?...

— Tout simplement pour ne point alerter les coupables... Ils auraient pu entendre le grondement du moteur, s'inquiéter de cette auto stoppant en pleine nuit devant le château... Or, je voulais les surprendre! répondit nettement l'industriel qui, après un temps, ajouta :

« Mon plan était des plus simples... Je comptais entrer à la Bocagère par une porte de service dont je possède la clef et gagner l'appartement de ma femme sans attirer l'attention.

« J'étais persuadé qu'ainsi je la surprendrais en compagnie de M. Lefort. Je ferais alors du bruit, je sonnerais les domestiques afin d'avoir des témoins... bref j'étais décidé à causer un affreux scandale...

« Une telle façon d'agir n'est point dans ma nature et, d'ordinaire, il me répugne de mettre des étrangers, surtout des subalternes, au courant de mes affaires personnelles; mais, après avoir longuement réfléchi, j'avais compris que, si je voulais réussir, il m'était impossible d'agir autrement et je m'y étais résigné, quoique la chose me coûtât singulièrement.

« J'exécutai donc de point en point ce plan mûrement arrêté à l'avance. Les choses se passèrent comme je l'avais prévu.

« Ayant abandonné ma voiture, où Brapeau devait l'apercevoir, je me glissai dans le domaine et pénétrai dans le château sans attirer l'attention de qui que ce fût.

« Je gagnai le premier étage et, par une porte s'ouvrant à gauche, je m'introduisis dans le salon précédant la chambre à coucher de Mme Grandménil. »

Parvenu à cet endroit de son récit, M. Francis Grandménil s'arrêta pour reprendre haleine.

Visiblement, il était en proie à une émotion profonde qu'il avait peine à refouler, sa gorge était sèche et de fines gouttelettes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux.

Cet homme, habituellement si maître de lui, paraissait bouleversé rien qu'à évoquer le souvenir de cette nuit tragique.

M. Rabutin et Merlot se gardaient bien de l'interrompre sachant, par expérience, qu'il faut laisser aller un témoin qui se décide à faire une confession totale.

On ne percevait que le grincement de la plume du greffier courant sur le papier afin d'enregistrer la déposition de l'industriel.

Le dernier avala péniblement sa salive et reprit, faisant appel à tout son courage.

« Le salon en question était plongé dans une obscurité profonde... Bien entendu, je n'eus garde d'allumer; ma maison m'est familière et je peux m'y diriger à coup sûr au milieu des ténèbres, sans risquer de me heurter à quelque meuble.

« Un mince rais de clarté filtrait sous la porte de la chambre à coucher, indiquant qu'on y veillait, mais le silence était total, absolu.

« Un instant, j'écoutai, dressé derrière le battant... Le cœur me sautait dans la poitrine car je prévoyais bien que la scène qui allait suivre allait être des plus pénibles...

« Néanmoins, pas une seconde, je n'eus la pensée de retourner en arrière...

« La vie qui m'était faite était devenue insupportable... J'étais à bout de forces, de patience... Il fallait en finir...

« Brusquement, je tournai le bouton d'ivoire permettant d'actionner la serrure, la porte s'écarta et je fis quelques pas en avant, pénétrant ainsi dans la chambre à coucher de Mme Grandménéil.

« Depuis des mois, je n'avais franchi ce seuil à pareille heure... »

D'un geste machinal, l'industriel essuya son front moite. De tels aveux lui coûtaient infiniment, la chose n'était pas douteuse mais, ainsi qu'il l'avait dit, en commençant, il était résolu à aller jusqu'au bout.

Aussi fût-ce en tâchant de raffermir sa voix, sans trop y parvenir cependant, qu'il enchaîna :

« Tout d'abord, je demeurai quelque peu déconcerté... Je m'étais attendu à des cris, à des exclamations... Un silence profond, absolu, accueillait mon intrusion.

« Les amants se croyaient si sûrs de l'impunité, me supposaient si loin qu'ils n'avaient même pas pris l'élémentaire précaution de verrouiller la porte afin de se protéger contre une surprise.

« Au reste, ceci ne m'eût point arrêté... J'aurais enfoncé le battant puisque, je vous l'ai dit, j'étais résigné à tous les scandales.

« Fort étonné de ne percevoir aucun bruit, je promenai alentour un regard curieux...

« A cette minute, mon calme était total, je vous l'atteste... Je ne ressentais pas la moindre émotion et étais tout à fait maître de moi.

« De prime abord, la chambre à coucher me parut vide, ce qui me causa quelque stupeur.

« Au fond, j'entrevois le lit défait...

« Je pensai que ceux que je cherchais devaient se trouver dans la salle de bains voisine et je poussai jusqu'à là... Cette pièce était également déserte et je me souviens que j'en éprouvai une profonde déception.

« Une réflexion que je me fis donnera la mesure de mon état d'esprit.

« Où diable se sont-ils fourrés? murmurai-je, songeant aux cachettes possibles où ceux que je cherchais avaient pu se dissimuler.

« Tout en m'interrogeant de la sorte, j'avais regagné la chambre à coucher et poussé jusqu'au lit...

« Ce fut alors que j'aperçus Mme Grandménéil que l'angle d'un meuble m'avait cachée jusque-là. »

L'industriel se tut, un peu haletant. Les émotions avaient eu raison définitivement de son impassibilité voulue.

Son masque de froideur craquait de toutes parts et il frissonna longuement, cachant son visage blême entre ses mains au souvenir de la vision qu'il avait eue.

Les enquêteurs attendaient, le greffier écrivait toujours au même rythme comme s'il eût été une machine indifférente, uniquement préoccupée d'accomplir sa besogne.

Enfin, Francis Grandménéil abaissa ses mains, dévoilant sa physionomie bouleversée, creusée, vieillie de dix années en quelques minutes.

Mme Grandménéil gisait dans la position où l'on devait la retrouver le lendemain, reprit-il d'une voix sourde. Elle était tombée sur le dos, les pieds près du mur...

« Tout d'abord, je ne réalisai pas ce qui lui était advenu et je crus qu'elle était victime de quelque malaise.

« Oui, en toute sincérité, je la supposai évanouie... J'étais à cent lieues de réaliser ce qui était!...

« Je m'approchai donc vivement et me courbai vers le corps inerte.

« Déjà, je me penchais... j'allongeai la main vers le bras nu qui barrait le tapis...

« Brusquement, j'eus un sursaut qui me redressa... Un cri rauque s'étrangla dans ma gorge.

« J'eus l'instinct d'apercevoir le manche du poignard enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine de ma malheureuse compagne... Je voyais la mince sirène d'argent que vous connaissez élinécher sous les feux tombant du plafonnier.

« Combien de temps demeurai-je là, immobile, pétrifié

par la stupeur... cinq, dix minutes peut-être, je ne sais pas...

« J'étais anéanti, bouleversé et cela se conçoit... Songez à l'état d'esprit qui était le mien lorsque j'avais pénétré dans cette chambre...

« Ce ne fut que lorsqu'un peu de calme me revint que je songai à porter secours à Mme Grandménéil.

« Vivement, je m'agenouillai auprès d'elle... D'une main frémissante je frôlai sa joue, son bras nu... Mes doigts se posèrent sur son poignet, cherchant le pouls, cependant que je l'appelai à mi-voix.

« Hélas! elle était incapable de me répondre... Sous mon index, le pouls ne battait plus... La mort avait déjà fait son œuvre, quoique le corps fût encore tiède.

« Pourtant, devant l'effroyable vérité qui s'imposait à moi, je ne perdis pas à nouveau la tête bien que, entre nous, la chose m'eût été permise...

« Ceux qui me connaissent sont d'accord pour convenir que, dans les grandes occasions, je sais agir avec sang-froid, décision.

« Bien que mon émoi fût extrême, je me comportai fort raisonnablement, faisant les gestes qui s'imposaient.

« Une glace à main pourvue d'un manche en or et dont Mme Grandménéil aimait à se servir, traînait sur son bureau, près de la fenêtre.

« Je l'aperçus et, m'en étant emparé, je l'approchai des lèvres de la pauvre femme.

« Aucun souffle ne vint ternir la surface polie du miroir et j'acquis ainsi la certitude que tout secours était désormais inutile.

« A cette heure, Mme Grandménéil n'était plus... J'étais veuf...

« Cette idée, la première qui s'imposa nettement à mon esprit, me causa une peine réelle... Certes, je n'aimais plus ma femme et cela depuis longtemps; néanmoins, j'étais si loin d'avoir prévu sa fin tragique...

« Au fond, je ne lui voulais aucun mal. Je désirais simplement reprendre ma liberté puisque la vie commune était devenue impossible et voilà qu'un meurtre me libérait brusquement de la chaîne conjugale.

« J'étais abruti de stupeur, oui, abruti, c'est bien le mot qui convient et, si vous songez que c'était la première fois que je me trouvais mêlé à un drame, vous me comprendrez aisément.

« Mon premier mouvement avait été pour appeler « au secours », pour avertir nos domestiques bien qu'à présent, je sus la chose parfaitement inutile.

« A la réflexion, je n'en fis rien et, les jarrets cassés, la tête vide, je me laissai tomber sur un siège.

« J'avais besoin de réfléchir, de me reprendre afin d'envisager la situation.

« Mon regard ne parvenait point à se détacher de la sirène d'argent, mince barre de métal qui continuait à briller dans la pénombre.

« Une pensée me redressa soudain... Qu'étais devenu l'assassin? »

L'industriel fit une pause, on le sentait à bout de force.

Néanmoins, ce fut de lui-même qu'il reprit, après quelques instants :

— Ces investigations m'avaient quelque peu calmé... Pourtant, je ressentis à nouveau un choc lorsque je me retrouvai en présence du cadavre... Toute l'horreur du crime m'apparut encore plus nettement que précédemment, et je me surpris à maudire le misérable qui s'en était rendu coupable.

« Ce fut à ce moment que, par une association d'idées, facile à comprendre, je saisis seulement tout le danger de ma position.

« Jusque-là, je vous le jure, je n'avais songé qu'à Mme Grandménil, qu'à la secourir, puis à m'emparer de son meurtrier pour le livrer à la Justice.

« Soudain, je m'arrêtai au beau milieu de la pièce, alors que je me disposais à appeler les domestiques.

« C'est qu'une pensée venait de me frapper, glaçant le sang dans mes veines.

« Nul, dans notre entourage immédiat, n'ignorait le désaccord existant entre Mme Grandménil et moi. Si l'on me trouvait, en pleine nuit, auprès de ma femme assassinée, alors que j'aurais dû être à Paris, on ne manquerait pas de m'accuser de sa mort.

« On me prendrait pour son meurtrier... J'étais exposé à endosser la responsabilité du crime commis par un autre.

« Mettez-vous à ma place, monsieur le juge, cela doit vous être facile à vous qui, par profession, êtes familiarisé avec les situations tragiques, et vous comprendrez quel fut mon sursaut.

« Une seconde, je demeurai hébété, confondu... C'était comme si un gouffre s'était subitement ouvert devant moi.

« J'avais failli y rouler et, alors rien n'aurait pu faire que j'en sortisse.

« J'aurais beau me débattre, mes dénégations ne me serviraient de rien... Les apparences étaient contre moi... Elles m'accusaient, me feraient condamner.

« Pour tous, je serais un criminel et, cependant, j'étais innocent...

« C'est alors que je pus mesurer la force de notre instinct de conservation... La peur me talonnait, oui, je l'avoue, une peur immense, irraisonnée.

« J'eus tôt fait de comprendre qu'une seule possibilité existait de me mettre en sûreté. Puisque personne ne m'avait pu pénétrer dans la Bocagère, je n'avais qu'à fuir, qu'à regagner Paris... Nul ne soupçonnerait ma visite nocturne...

« Oui, c'était ce qu'il convenait de faire, je ne pouvais agir différemment.

« M'assurant que je ne laissais derrière moi aucune trace de mon passage, je quittai ma demeure furtivement, ainsi qu'un malfaiteur... Je me jetai dans mon auto et, l'heure d'après, j'étais à Paris. »

CHAPITRE VI

Le lendemain, sous un ciel pluvieux qui donnait à toute chose des apparences vagues, plusieurs autos arrivaient à toute chose des apparences vagues, plusieurs autos arrivaient à la Bocagère.

De la première descendirent les membres du Parquet, M. Gantier, procureur de la République, M. Rabutin, le juge d'instruction, son greffier, le médecin légiste qui avait pratiqué l'autopsie de l'infortunée Mme Grandménil.

La seconde renfermait Jacques Lefort qu'encadraient deux inspecteurs de police, cependant que la troisième contenait Francis Grandménil, Merlot et son collègue Musidan.

Dans une quatrième avaient pris place les avocats des prévenus, M^e Oudard pour Lefort et M^e Vauthier, conseil habituel de Grandménil.

Les gendarmes avertis attendaient les visiteurs qui s'engouffrèrent dans le château. Lefort et Grandménil furent conduits dans des pièces isolées.

Les magistrats avaient décidé une nouvelle descente de Justice sur les lieux du drame. Peut-être cela leur permettrait-il d'y voir clair au milieu de l'imbroglio où ils se sentaient perdus.

La déposition de Francis Grandménil n'affaiblissait en rien les charges pesant sur Jacques Lefort.

Ce dernier avait pu parfaitement assassiner sa maîtresse avant l'arrivée du mari, puisque le brigadier Charpentier l'avait vu rôder autour de la Bocagère vers onze heures. Ensuite, il avait eu tout le temps de s'éclipser, Grandménil n'étant arrivé au château qu'aux environs de minuit.

Mais, d'autre part, les charges pesant sur l'industriel étaient sérieuses si bien que, la veille, après en avoir conféré avec le procureur de la République, M. Rabutin l'avait prié de demeurer à sa disposition, c'est-à-dire que Grandménil avait passé la nuit dans les locaux de la police.

Il n'était pas arrêté, certes, mais, enfin, on le gardait à vue.

De fait, rien ne s'opposait à ce qu'il fût coupable.

Le personnage était violent, d'humeur peu commode. Lorsqu'il était revenu à la Bocagère, dans la nuit du 23 novembre, il devait être singulièrement irrité.

Se déconvenue avait dû être grande s'il avait trouvé sa femme seule.

Quant à cette dernière, l'absence de Jacques Lefort n'était pas faite pour l'inciter au calme, à la mansuétude.

Si une scène avait éclaté entre les époux, elle avait dû être terrible, et rien ne s'opposait à ce que Grandménil, exaspéré, ait finalement frappé sa femme avec le stylet à la sirène d'argent, se disant, après tout, que ce meurtre serait mis à l'actif de son rival.

Pour conclure, si les charges pesant sur les deux hommes étaient sérieuses, la culpabilité de l'un excluait nécessairement celle de l'autre.

Laisant les prévenus aux mains des gendarmes, magistrats et policiers montèrent jusqu'à la chambre à coucher de Mme Grandménil en compagnie du médecin légiste, afin de revoler les lieux.

Les scellés avaient été apposés sur toutes les issues. C'est dire que les choses se trouvaient dans le même état qu'au lendemain du crime.

On procéda à une nouvelle perquisition qui ne donna aucun résultat. Pas le moindre indice ne fut découvert.

M. Rabutin ordonna d'amener Jacques Lefort.

En se revoyant dans cette pièce qui lui rappelait tant de souvenirs, l'ingénieur laissa paraître quelque émotion.

Le juge d'instruction l'ayant adjuré, une fois de plus, de dire toute la vérité et son avocat, M^r Oudard, ayant joint ses instances à celles du magistrat, le jeune homme eut un grand geste désespéré.

— Je suis innocent ! s'exclama-t-il avec force. Je déplore la mort de Mme Grandménil, mais n'y suis pour rien, absolument pour rien !...

On eut beau insister, on n'en tira pas autre chose, si bien que M. Rabutin, de plus en plus perplexe, donna l'ordre de le reconduire dans une des pièces du rez-de-chaussée.

François Grandménil lui succéda, assisté de son conseil, M^r Vauthier, un avocat de l'ancienne école au visage poupin encadré de favoris blancs, mais au regard fin et retors.

Le juge d'instruction entreprit de lui faire préciser les détails qui avaient marqué sa visite nocturne du 23 novembre.

Sans mot dire, l'industriel obéit, rééditant les gestes faits par lui en cette occasion. Sa version fut, en tous points, conforme à celle qu'il avait fournie la veille. Décidément, l'opération menaçait de s'avérer infructueuse.

François Grandménil, ayant répondu à un certain nom-

bre de questions posées par les magistrats, fut recouvert hors de l'appartement, et ces messieurs firent conseil.

Il fallait prendre une décision, on ne pouvait maintenir en état d'arrestation les deux prévenus, de toute évidence, l'un étant innocent, mais lequel?... Voilà ce que MM. Gontier et Babulin se demandaient anxieusement.

L'inspecteur Merlot n'était pas moins hésitant. De même que son collègue Mussidan, il avait assisté au double interrogatoire.

Cependant, tandis que Merlot se mêlait discrètement à la conversation des magistrats, Mussidan allait et venait, par la pièce, en proie à une visible préoccupation, examinant ici un meuble, là, la muraille.

A la fin, son manège attira l'attention de ces messieurs.

Voyons, Mussidan, fit M. Babulin, non sans quelque impatience, quand vous aurez fini d'aller et venir à la façon de la motte du coche... Ceci est énervant à la longue...

— Avez-vous donc découvert quelque chose? ajouta M. Gontier, qui avait un faible pour le jeune inspecteur, qu'au reste il protégeait officiellement.

— Je le crois, monsieur le procureur, murmura timidement Mussidan en s'approchant.

Ces simples mots firent sursauter Merlot qui jeta à son camarade un regard de travers, cependant que le juge d'instruction allongea les lèvres en une moue dubitative.

— Que ne le distiez-vous plus tôt! répartit vivement M. Gontier sur un ton encourageant.

— C'est que... monsieur le procureur de la République... la chose est tellement inattendue... Je la soupçonnais certes surtout depuis hier, mais il n'y a qu'un instant que je viens de comprendre comment elle a bien pu se réaliser, murmura Mussidan, rougissant presque à la façon d'une jeune fille.

Expliquez-vous clairement, conseilla M. Gontier, tandis que Merlot, quelque peu vexé, haussait les épaules.

Réconforté par la bienveillance évidente du procureur de la République, Mussidan se décida à parler.

— Eh bien! voilà, commença-t-il, Merlot n'avait chargé de voir ses amis de Mme Grandménéil, notamment les personnes auxquelles celle-ci écrivit le 23 novembre. Peut-être, de ce côté, apprendrait-on quelque chose.

— En effet, approuva M. Babulin... Mais cet espoir a été déçu.

— Le chauffeur Roger, qui porta le courrier de Mme Grandménéil à la poste de Thions, le 23 en fin d'après-midi, avait déclaré qu'une lettre en question était adressée à une certaine Mme André Lambert, de Soissons, amie particulièrement intime de sa patronne, mais je n'avais pu voir cette dame qui souffrait d'une très sérieuse con-

gestion pulmonaire... Ce fut seulement hier, vers six heures, qu'elle consentit à me recevoir... et, tout de suite, ce fut des plus intéressants.

« Mme Lambert me montra la dernière lettre de Mme Grandménéil, celle mise à la poste par le chauffeur Roger... Je l'ai apportée, messieurs, n'ayant point eu encore l'occasion de la remettre à M. le juge d'instruction.

« Un passage est particulièrement à retenir.

« Mme Lambert était au courant de la liaison de Mme Grandménéil et, maintes fois, lui avait conseillé une rupture.

« Dans la missive en question, Mme Grandménéil reconnaît que son amie avait raison lorsque celle-ci prétendait qu'elle avait tort de s'attacher à Jacques Lefort.

« *Malheureusement, on n'est point maître de son cœur, non plus que de ses sentiments, écrivait Mme Grandménéil. J'aime Jacques et ne puis me résigner à le voir épouser Josette Herbert... Je mettrai tout en œuvre pour les séparer... au besoin, je jeterai mon cadavre entre eux.*

« *Si quelque jour, vous apprenez que j'ai péri tragiquement, n'en soyez pas trop surprise et ne cherchez pas à comprendre...*

« *Ma vie est désormais finie, je suis prête à la sacrifier; tout, plutôt que de voir Jacques heureux avec une autre femme...*

« Cette pensée, lorsqu'elle se présente à moi, suffit pour m'affoler. Alors, je ne sais plus si j'aime Jacques, ou si je le hais pour tout le mal qu'il m'a causé.

« *Ah! mourir!... Ne plus souffrir! Et au besoin entraîner l'infidèle à ma suite, dans la tombe...*

« Tenez, lisez, messieurs, cela est écrit tout au long », conclut le jeune inspecteur en s'arrêtant brusquement, et en tendant aux magistrats le papier qu'il venait de sortir de son portefeuille.

Un peu tard, il comprenait qu'il eût dû commencer par là mais, dans l'excitation que lui causait sa découverte, il était sorti de ses modestes attributions. Au reste, nul ne songeait à le lui reprocher, tant était grand l'intérêt soulevé par sa communication.

L'un après l'autre, MM. Goulier et Rabudin prirent connaissance de la missive qu'ensuite ils passèrent à Merlot.

— Et alors?... interrogea le juge d'instruction, revenant à Mussidan.

— J'interrogeai longuement Mme Lambert; elle me confia que Mme Grandménéil était hantée depuis longtemps par des idées de suicide... Son esprit romanesque l'incitait à chercher une fin extraordinaire... Nous savons que cette dame était fort exaltée.

— Oui, oui, fit M. Goulier.

— Mme Lambert me parla également d'une tentative de suicide effectuée par son amie au début de septembre... A cette époque, Mme Grandménil s'était rendue chez le docteur Prévot, de Soissons, et avait essayé d'obtenir de lui un poison violent, strychnine ou autre... ce à quoi le médecin s'était énergiquement refusé.

« Il avait confessé sa cliente, et celle-ci avait finalement avoué son intention de se suicider.

« M. Prévot l'avait congédié après l'avoir longuement admonestée, et Mme Grandménil était partie, paraissant calmée.

« J'ai vu, hier soir, le docteur Prévot qui m'a confirmé ces faits et est prêt à en témoigner.

« Tout cela n'explique pas la fin tragique de Mme Grandménil... observa Merlot. Ce n'est pas elle qui s'est plongée dans le cœur le stylet à la sirène d'argent que voici!... »

Tout en parlant, l'inspecteur désignait le poignard que l'on avait apporté et qui gisait sur une table.

M. Rabutin approuva d'un hochement de tête. Mussidan ne dit rien tout d'abord, se contentant de prendre l'arme qu'il entreprit d'examiner attentivement.

— Messieurs, reprit-il au bout d'un instant, permettez-moi de vous rappeler que, sur le buste de la sirène constituant le manche du poignard, pas plus que sur la lame de celui-ci, on n'a retrouvé d'autres empreintes digitales que celles de Mme Grandménil.

— Parbleu! si elle en usait ainsi que d'un coupe-papier, et si l'assassin a pris la précaution de le manier ganté!... objecta Merlot, non sans quelque impatience.

— Où voulez-vous en venir? demanda M. Rabutin.

— Remarquez, monsieur le juge, la chevelure de la sirène... Celle-ci donne au pommeau de l'arme des stries très particulières...

— En effet, reconnut le juge d'instruction.

— A présent, venez par ici, prenez cette loupe et examinez avec le papier de tenture recouvrant la muraille, poursuivit Mussidan en entraînant d'un geste ses auditeurs vers le point de la chambre où l'on avait découvert le cadavre d'Odette Grandménil.

Son index pointait vers le mur, désignant un endroit précis. Une croûton, assez large à la vérité, existait là, à peu près perdue dans la grisaille du papier. Un bouquet de fleurs achevait de la dissimuler.

— Voyez-vous ces stries? dit encore Mussidan, tandis que le juge d'instruction et le procureur de la République étudiaient la place en question, la toupe à l'œil.

— Oui, mais d'où proviennent-elles? fit en hésitant M. Rabutin. Est-ce que vous prétendriez, par hasard?

Il n'osait achever sa phrase, l'esprit traversé par une idée subite.

— Comparez-les à celles existant sur la tête de la sirène d'argent et vous verrez qu'elles coïncident parfaitement, riposta le jeune inspecteur en offrant l'arme.

Le fait était rigoureusement exact, les uns après les autres, les assistants s'en convainquirent.

— Mme Grandménil était de petite taille, un mètre cinquante-deux, continuait Mussidan avec une autorité dont on l'eût cru incapable. Lorsque l'on découvrit son cadavre, les pieds touchaient presque le mur auquel la pauvre femme faisait face.

« Faites venir Rose Marchon, la femme de chambre, laquelle, à peu de chose près, est de la même taille que sa maîtresse... Qu'elle prenne le styret à deux mains en appuyant fortement le pommeau contre le mur, afin de le caler...

— Si Rose Marchon essaie de s'enfoncer l'arme dans le cœur en se laissant aller de tout son poids sur la pointe, il faudra qu'elle place le styret juste à l'endroit où vous voyez cette marque.

— Ainsi, vous croyez que... murmura M. Gontier.

— Que Mme Odette Grandménil s'est suicidée, oui, monsieur le procureur de la République, j'en ai la ferme, l'absolue conviction... Sa mort ne fut point le fait de M. Jacques Lefort, non plus que celui de M. Francis Grandménil.

La pauvre femme était désespérée par l'annonce du prochain mariage de son amant... Elle l'attendait au cours de cette soirée du 23 novembre... sans doute, espérait-elle le reprendre...

« Obéissant à un sentiment de pitié, Jacques Lefort vint au rendez-vous sans grand enthousiasme.

« Alors qu'il approchait de la Bocagère, il tomba sur le brigadier Charpentier qui effectuait une ronde avec l'un de ses hommes... Ceux-ci se lancèrent à la poursuite de l'ingénieur, afin de l'identifier, car ses allures suspectes les intriguaient.

« Lefort se déroba par la fuite, ainsi qu'il nous l'a raconté et, au fond, heureux de cet incident qui le dispensait d'une entrevue pénible, il reprit sa bicyclette, rentrant chez lui, à la Neuville.

— Il nous l'a dit, murmura M. Rabutin.

— Et c'est la vérité... Mettez-vous à sa place... La chose se comprend parfaitement...

« Il se proposait d'avertir, dès le lendemain, Mme Grandménil des raisons qui l'avaient empêché de la joindre. Sans doute, se proposait-il de grossir les risques qu'il avait courus, de persuader cette dame que son logis était surveillé, probablement à l'instigation de son mari.

« Mme Grandménil ne lui en laissa pas le loisir... Voyant l'heure du rendez-vous passée depuis longtemps, elle se dit que Lefort ne viendrait pas, qu'il l'abandonnait définitivement et, furieuse, ulcérée, perdant la tête dans une crise aiguë de jalousie, elle résolut de mettre à exécution un plan caressé depuis quelque temps déjà, plan auquel elle fait allusion dans sa lettre à Mme Andrée Lambert.

« Elle allait mourir, soit, mais son sang retomberait sur la tête de Lefort... Elle l'entraînerait à sa suite dans la tombe, ainsi qu'elle l'écrivait à son amie...

« S'emparant du stylet à la sirène d'argent qui, souvenez-vous-en, avait été acheté par Jacques Lefort chez l'armurier de Soissons, elle le cala contre le mur, ainsi que je viens de vous l'expliquer et, follement, violemment, elle se jeta sur la pointe aiguë de l'arme, provoquant cette légère déviation de bas en haut relevée lors de l'autopsie.

« Mme Grandménil était de petite taille, je le répète. Si Jacques Lefort ou son mari l'avaient frappée avec le poignard, comme tous deux sont beaucoup plus grands, la blessure se serait produite de haut en bas.

« La mort fut instantanée... L'arme pénétra dans le cœur et Mme Grandménil, foudroyée en quelque sorte, s'effondra sur le dos, les pieds touchant presque le mur.

« Dans la position qu'occupait le cadavre, il eût été impossible que quelqu'un s'interposât entre lui et la muraille. Donc, on ne peut admettre l'hypothèse d'un meurtrier faisant face à Mme Grandménil et la frappant ainsi.

« Un coup porté de côté ou par derrière est également inadmissible.

« La blessure produite par la lame du stylet à la sirène d'argent eût été différente... J'en appelle à M. le médecin légiste.

— En effet, reconnut celui-ci qui, de même que les autres assistants avait suivi avec attention la démonstration claire, lumineuse, du jeune inspecteur.

A présent, la chose ne faisait plus de doute pour personne.

Oui, Mme Grandménil, dans une crise de jalousie, de désespoir, s'était suicidée, pensant ainsi que sa mort serait imputée à son amant infidèle... De la sorte, elle se vengeait, comme elle en avait formé le projet, le séparait, à tout jamais, de Josette Herbert.

MM. Gontier et Rabutin eurent un court entretien à voix basse. Ils étaient édifiés, de même que Merlot qui, appelé par ces messieurs, convint nettement que les choses avaient bien dû se passer ainsi.

— Mon cher Mussidan, je crois que, sans vous, nous ne serions jamais parvenus à élucider cette pénible affaire, déclara le procureur de la République, en se tour-

nant vers le jeune inspecteur qui attendait, modestement, à l'écart. Très sincèrement, je vous félicite de votre perspicacité et ferai part de mon sentiment à vos chefs.

— Oui, c'est du beau travail, approuva Merlot. Si vous continuez, mon cher, vous irez loin... Il y a en vous l'étoffe d'un grand policier...

Le premier instant de mauvaise humeur passée, le bon Merlot prenait bravement son partie de l'aventure, accordant à son jeune collègue toute l'admiration à laquelle celui-ci avait droit.

Le jour même, Jacques Lefort et Francis Grandménil étaient remis en liberté.

A quelque temps de là, M. Rabutin clôtura son instruction par un non-lieu.

Ainsi se termina cette affaire dite « de la Sirène d'argent » qui avait bien failli coûter la liberté, sinon la vie à un innocent.

Au cours de l'hiver suivant, Jacques Lefort épousa Josette Herbert.

Cédant aux instances des jeunes époux, l'inspecteur Mussidan assista à la cérémonie, tout intime.

Il va sans dire que le policier avait reçu de l'avancement, auquel il avait droit.

Aujourd'hui, M. et Mme Lefort habitent Bordeaux... Ils ont quitté la région de Soissons, car le voisinage de la Bocagère leur rappelait de trop tristes souvenirs, et la mort d'Odette Grandménil y avait valu à l'ingénieur une célébrité nullement enviable.

Ils sont d'autant plus heureux que deux jeunes enfants animent leur foyer de leurs jeux et de leurs rires.

Quant à Francis Grandménil, il continue à diriger les Raffineries du Nord-Est. Il ne s'est point remarié et son humeur est plus sombre depuis ces funèbres événements.

Lorsqu'il passe, froid et taciturne, dans les ateliers, chacun se tait et redouble de zèle. Le patron n'est pas commode, il en impose à chacun, et nul ne se soucie d'attirer sur lui son attention.

FIN

Homologation du prix de vente: n° 10.503 du 2 mai 1945.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1945. N° 28.

Imprimeur: La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Editeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Imprimerie La Technique du Livre, Paris O.P.L. n° 31.3083

Paul Darcy



La sirène d'argent

